

que qui ne se retrouve plus nulle part et que l'observateur étranger ne se lasse pas d'admirer à cause de sa vigueur et de sa délicatesse native ; cette belle et noble langue française ; ces mœurs viriles et pures ; ces coutumes familiales pleines encore de forte et saine poésie ; cet esprit de foi et de religion, ces pratiques pieuses, que le doute rongeur et la froide désespérance n'ont point entamés.

Eh bien ! jugez de la perfidie des mots, ces *écoles nationales* que l'on rêve de nous imposer, ne visent qu'à une chose : détruire dans nos enfants toutes et chacune de ces traditions nationales.

C'est l'absorption de notre race, la plus ancienne sur cette terre de l'Amérique du Nord, que l'on cherche.

C'est l'affaiblissement de notre religion, la plus sainte et la plus digne de respect, que l'on cherche.

Quelques-uns souffrent mal le voisinage des français d'origine et des catholiques. C'est par chauvinisme ou par intolérance que ces esprits sectaires ou étroits nous en veulent. Et la meilleure preuve que nous en puissions donner, c'est que les esprits vraiment larges et libéraux — et ceux-là forment, Dieu merci ! l'immense majorité dans notre province de Québec — s'accommodent facilement de nous laisser dans la tranquille jouissance de notre héritage ancestral.

Mais les autres, l'infime minorité des fanatiques et des assimilateurs à outrance—ceux qui voilent leur pensée et ceux qui la révèlent ouvertement — s'ingénient, à froid ou à chaud, à nous faire apostasier notre nationalité et notre religion.

Et le plus sûr comme le plus rapide moyen de nous conduire à cette double apostasie, ils ont mille fois raison de penser que c'est cette prétendue école nationale, où seraient envoyés tous les enfants sans distinction de langue et de religion.

Oui, que l'on essaye de ce régime pendant dix ou quinze ans ; et si quelque ministre voulait encore flétrir, sur le par-